

Ouclipo 10 janvier 2022

Réflexions sur « Histoires de bouches » de N. Châtelet D'une bouche à l'autre ?

Simone Wiener

Comment entrer dans ces nouvelles où Noëlle Châtelet présente ces péripéties de bouches en les abordant par un biais qui a à voir avec notre champ clinique ? J'y ai d'abord été conviée à travers la question du corps qui est si présent de différentes manières dans ces textes. Mais c'est un corps tel qu'une écrivaine peut le mettre en mots et plus particulièrement tel que Noëlle Châtelet le fait résonner par la chair des mots et la sonorité des signifiants. Cela m'a aussi fait penser à cette fameuse phrase de Freud qui dit que l'écriture littéraire précède celle du psychanalyste dans la description des phénomènes psychiques.

Ainsi, ce qui m'a frappée dans cette écriture, c'est la force du style, qui fait écho à ces histoires de bouches, dans leurs excès, leurs grandeurs et leurs misères. J'ai trouvé que certaines nouvelles étaient terribles par la trivialité de leurs descriptions, et en même temps ciselées dans leurs présentations de ces affaires de bouches qui prennent le devant de la scène du sujet. Plusieurs d'entre elles laissent une impression de solitude du sujet, comme si seules ces bouches le représentaient et construisaient son destin. La précision de certains passages par leur crudité produit par moments un effet de *dégoût* au sens freudien, c'est-à-dire le contraire du goût, qui manifeste la trace d'un refoulé, y compris dans la langue.

Du point de vue métapsychologique, quel concept parvient mieux à présentifier les phénomènes décrits dans cet ouvrage, que la pulsion qui se définit comme une articulation entre le corps et l'esprit ? La pulsion, telle que Freud nous la livre, aborde précisément ce point d'intersection entre soma et psyché. La pulsion et ses corrélats, la source, la poussée, l'objet et le but. Et ses destins qui sont le renversement du but pulsionnel en son contraire (changement de but), le retournement sur la personne propre (changement d'objet), le refoulement et la sublimation.

Dans ces nouvelles, il est beaucoup question, de bouches, de nourriture ; et de mots, ce qui ne peut laisser personne indifférent. Nous avons tous affaire au « manger », pulsion première, fondée sur le besoin de se nourrir, indispensable sur le plan vital et existentiel. Pourtant, si il est certain que la nourriture traduit pour chacun quelque chose d'essentiel, il m'a semblé qu'il y a beaucoup de personnages féminins dans ces textes, ce qui conduit à se demander si ces affaires pourraient être genrées ?

Ces nouvelles portent en partie sur la pulsion orale mais pas seulement. Elles évoquent aussi les pulsions de vie et de mort, telles que Freud les met en jeu dans son « Au-delà du principe de plaisir », à travers la notion de jouissance et de répétition. Mais il y est aussi question de pulsion anale à travers l'expulsion, le vidage. Lacan mentionne à plusieurs reprises une distinction qu'il fait entre la pulsion orale et anale en posant qu'il s'agit du renversement de la demande ; le bébé demande, réclame le sein, alors qu'au moment de l'apprentissage de la propreté, c'est la mère qui demande les fèces de son bébé. Ce n'est pas sans donner un certain écho à ces mouvements de refus obstiné de l'anorexique d'assouvir ses besoins pour

maintenir son désir pur. Ce n'est ni manger pour vivre, ni vivre pour manger, mais manger RiEN pour conserver son désir indemne de ces préoccupations.

Ce manger *Rien* est intéressant mais ne recouvre pas forcément l'ensemble de la problématique anorexique. Il s'y trouve aussi une importante dimension de contrôle, en lien avec la problématique anale. De plus, si l'objet du désir suppose une dialectique de la demande, l'objet du besoin n'appelle pas d'érotique de la demande. En d'autres termes, l'anorexie et surtout la boulimie pourrait recouvrir ce refus d'inscription dans la demande ; il n'y a pas de nécessité de courtiser, de convaincre ou de faire une demande à un objet nourriture. Il a ceci de commun avec l'objet toxicomane, alors que si l'on veut vivre une expérience érotique avec un ou une autre, il faut en passer par des mots, lui demander si elle ou il est consentante...

Pourquoi la pulsion orale est-elle souvent qualifiée de pulsion fondamentale ? Parce que c'est celle de l'incorporation, celle qui fait entrer dans le corps par la bouche mais aussi par les yeux : manger la vie à pleines dents. Cette pulsion fonctionne comme une bouche et transforme les yeux, les oreilles en bouche qui incorporent le monde.

Et dans la plupart de ces nouvelles, les personnages sont dans des formes d'excès, ou de quelque chose qui les excède. Je crois que c'est un signifiant qui m'a interpellée : excès, s'excéder, « sexe aider »...

Qu'est-ce que peut signifier se sentir excédé ? Il me semble que c'est que quelque chose fait qu'ils restent comme confinés à leur jouissance de bouches : ils sont excédés par leur bouche. Beaucoup de récits évoquent le fait que la nutrition ne porte pas à l'échange, sinon avec soi ou peut-être avec la part la plus obscure de soi. Un sujet qui n'est pas dans l'échange a quelque chose de peu humanisé. Se trouve là une forme de jouissance qui laisse peu de place à l'altérité. Et par rapport à cela, si on en revient à la pulsion, c'est au niveau du troisième temps, dans le « se faire objet », qu'il y a un mouvement qui inclut de l'Autre. Je pense par exemple à la solitude de *la femme papyrus*, qui, dans son périple anorexique, ne rencontre personne.

Cette dimension de solitude m'a fait penser au Séminaire III « Les Psychoses » où Lacan cite quelques phrases de Guillaume Apollinaire extraites de « l'enchanteur pourrissant ». Cela a à voir avec la nourriture et la solitude ; je cite : « Je suis solitaire. J'ai faim, j'ai faim. Voici que je découvre une qualité ; je suis affamé. Cherchons à manger. Celui qui mange n'est plus seul. » L'enchanteur n'est plus seul car la nourriture porte en elle la trace, l'empreinte de l'Autre maternel. Cela peut traduire la problématique de refus de cette empreinte pour l'anorexique. A rebours le lien à l'autre et son resserrement qu'offre la possibilité de manger avec l'autre dès lors qu'une parole est possible, sera évoqué par Marie-France Delmas à partir de l'exemple des « Carnets de Mina », qui témoigne de situations extrêmes de privation de nourriture.

Je vais maintenant dire quelques mots de la nouvelle « La belle et sa bête, » où Noëlle Châtelet décrit finement et cruellement ces phénomènes de boulimie. Le récit est d'emblée pris dans une temporalité, celle des 6 ans, qui lui donne une sorte de cadre et une forme de tension pulsionnelle. Il s'agit d'une adolescente qui se prénomme Marie-Claude. Dès les premières phrases, l'auteure nous fait entendre combien elle est prise comme en étau entre le désir et la crainte ; entre l'envie de voir son corps désirable et la rage de le défigurer.

Cette jeune fille est présentée comme coincée entre une mère qui s'en va, ne veut pas voir ses troubles et sa petite sœur dont la garde lui est confiée. Marie-Claude regarde avec envie, l'enfance tranquille de sa petite sœur. Elle est en position de transition entre les deux, entre la

femme et l'enfant. Elle se trouve dans ce passage de la puberté, marqué par l'angoisse du regard et de la rencontre possible de l'altérité du sexuel.

Le récit se poursuit avec cette jeune fille qui s'adonne à un implacable rituel de répétition. Des sortes de cérémonies mortifères où elle commence par grignoter une petite chose, et puis c'est fini, c'est l'escalade ; le démon est là et devient incompressible ! Cela part dans une ingurgitation de tout ce qui se trouve à sa portée. La nourriture perd son sens de nutrition, elle devient dévoration, remplissage : un empilement de choses au service de sa compulsion, un « cyclone ordonné par les mille bouches réunies ». Le monstre devient l'intrus « qui réclame son dû », une immense bouche qui aspire tout, un tube digestif, puis un estomac qui se remplit sans qu'il n'y ait plus aucun rapport avec la nourriture comme objet.

Le désir s'efface au profit de ce mouvement qui ressemble plus à un acting où le sujet est dissous dans l'acte. Ce que j'en ai entendu, c'est que ce sont des moments où il n'y a plus de place pour la pensée et dont il est difficile de parler. C'est de l'ordre de l'acte au sens du sujet rivé à son acte qui semble l'absorber entièrement. Et si les intéressées ont souvent du mal à parler de ces épisodes. même dans l'après-coup, nous en avons des témoignages, des figurations d'écrivains. Ce peut être, par exemple, les nouvelles d'Alona Kimhi « Moi, Anastasia », qui témoignent bien de ces moments de suspension de la pensée qui se font progressivement avant et pendant la crise de boulimie.

Pour reprendre le récit de « La belle et la bête », je dirais que ce qui fait coupure, c'est l'image. Marie-Claude aperçoit son corps qui a perdu sa forme de corps humain. Lorsqu'elle se regarde, elle voit la nourriture influencer sur sa forme, le déformer littéralement. Et c'est là qu'il y a un moment de jubilation et de dégoût. Je cite : « Marie- Claude errait avec délices au milieu du paysage de son corps, plissant ses yeux bouffis pour mieux goûter l'effet fantastique du voyage. » (p163). Puis elle se met à rire, et c'est ce qui la fait basculer vers le « se faire vomir », dans un mouvement semi-automatique. Elle passe du : « dévorer » et « se faire dévorer » par la bouche monstrueuse à « se faire vomir », et cela jusqu'à une phase d'épuisement où la tension retombe. Là, quelque chose lui revient sur l'histoire de sa naissance qui se serait mal passée. Il lui a fallu tout ce temps pour le digérer : « 6 ans ans de souffrance (...), 6 ans de remplissage et de vidange, forcenée à questionner un corps d'adolescente. »

Si on revient à la dynamique pulsionnelle, il semble que l'on retrouve le troisième temps de la pulsion qui se caractérise par le « se faire ». Cependant, ces pratiques de boulimie ressemblent souvent plus à une forme d'auto-érotisme pris dans l'alternance d'un se vider/se remplir, qu'à une rencontre érotique. Et je citerai encore une phrase qui va dans le sens de cette solitude : « Personne, personne pour partager son rire. Pas même elle, tout à coup. » (p163).

La fin de cette nouvelle reste parfaitement ambiguë. Il semble qu'elle aille vers la sortie de cette terrible période marquée par ces crises, qui a duré 6 ans. Et cela à travers une prise en main de son corps, qui inaugurerait un passage à un (auto) érotisme génital ? C'est ce que l'auteure pourrait nous laisser entendre à travers son style qui fait résonner le corps. C'est là-dessus que je conclurai, en espérant vous avoir donné envie de la lire.